

# quelques réflexions sur la francophonie en Afrique noire

par Mineke Schipper-de Leeuw \*

Les anciennes colonies françaises continuent à se servir du français comme langue officielle; le Congo-Kinshasa, le Ruanda et le Burundi sont aussi des pays francophones officiellement. Qu'ils le veuillent ou non, ces Etats africains, utilisant le français, fortifient la position et le prestige de cette langue dans le monde. Cela ne signifie aucunement que les habitants de ces pays comprennent tous le français. Loin de là! Dans son article *Enseignement et avenir de la langue française en Afrique noire*, Dannaud donne quelques chiffres: dix pour cent des Africains comprennent le français, un à deux pour cent parlent couramment le français, un à deux pour mille pensent en français (ce qui n'est pas facile à contrôler, nous semble-t-il). Il conclut que la langue française est encore loin d'avoir atteint le seuil d'irréversibilité en Afrique, c'est-à-dire le moment où sa diffusion qualitative et quantitative serait telle qu'elle interdirait toute autre option linguistique<sup>1</sup>. Plusieurs raisons plaident pour le maintien des langues européennes en Afrique, pour l'utilisation du français dans les ex-colonies françaises et belges, on peut les alléguer à volonté: le grand nombre de langues et de dialectes africains qui empêcheraient l'unité linguistique de l'Afrique noire, l'enseignement qui suit toujours en grandes lignes le système du pays colonisateur, le manque de cadres africains qui rend indispensable la présence d'innombrables professeurs européens, donc un enseignement qui est donné principalement en français (c.q. anglais ou portugais), et ainsi de suite.

Claude Wauthier fait observer qu'en Afrique 'actuellement toute formation intellectuelle véritable ne s'acquiert que par le truchement de la langue des colonisateurs'<sup>2</sup>. C'est ainsi qu'un abîme de plus en plus profond se creuse entre les intellectuels et la masse... Ici on pourrait reprendre une fois de plus la discussion sur la pauvreté du vocabulaire des langues africaines par rapport à celui des langues européennes. Comment se passer des langues de l'Occident lorsqu'il s'agit de formuler en termes techniques et philosophiques ce qui préoccupe les savants dans le monde moderne? Il y a des Européens qui propagent cette théorie de la pauvreté des langues africaines et certains Africains tels que Léopold Sédar Senghor partagent ce point de vue. D'autres, comme par exemple Cheikh Anta Diop, rejettent cette idée avec indignation. Avant d'analyser, l'un et l'autre point de vue, il est peut-être utile d'attirer l'attention sur la mentalité de la France en ce qui concerne la francophonie en Afrique.

'La France désire, plus que toute autre nation, diffuser au loin sa langue et sa culture. Son besoin de rayonnement intellectuel trouve bon emploi auprès de peuples dont la langue convient mal aux idées et aux techniques modernes ou n'est pas admise dans les relations internationales: elle leur apporte un mode d'expression et une méthode de pensée'<sup>3</sup>. C'est de cette façon que la commission *Jeanneney*, chargée par le gouvernement français d'étudier les divers éléments d'une politique de coopération entre la France et les pays en voie de développement, formule et justifie le maintien et la nécessité absolue de la langue française en Afrique noire. Les deux motifs à distiller de ce passage du rapport qui a pour but de revoir l'aide française, sont donc: 1. le besoin de rayonnement de la France, 2. l'utilité de la langue française dans des pays où les langues

\* Madame Mineke Schipper-de Leeuw est attachée à l'Université Libre du Congo à Kisangani.

nationales auraient des vocabulaires insuffisants. Qu'il existe des Africains qui sont d'un autre avis, n'intéresse évidemment pas la commission Jeanneney.

Dans son article cité ci-dessus, Dannaud se sert également de l'argument du rayonnement nécessaire de la langue et de la culture françaises. Il lance un appel au gouvernement français pour que celui-ci sauve en Afrique l'avenir de la langue française, car, dit-il, 'comme dans l'Europe du dix-huitième siècle [elle] sera à la fois symbole et instrument de liberté et de progrès'<sup>4</sup>. Lui à son tour néglige totalement de mentionner quel point de vue les Noirs ont vis-à-vis les projets humanitaires de la France. Dannaud est obsédé par l'idée d'une assimilation des Noirs sur une vaste échelle et il en parle ouvertement sans tenir compte du fait que ces pays africains soi-disant francophones ont acquis leur indépendance depuis un certain temps. Il en vient même à rêver à haute voix d'une Afrique latine de langue française qui serait en train de se constituer, et qui ferait pendant à l'Amérique latine de langue espagnole ou portugaise. Il dit notamment: 'L'assimilation des élites avec lesquelles nous sommes en contact, jointe au sentiment que chacun de nous éprouve de la valeur singulière de la langue et de la culture qui sont les nôtres, nous incite à considérer déjà comme une réalité cette Afrique d'expression française'<sup>5</sup>. Voilà une exclamation bien illusoire et en contradiction avec les chiffres donnés par lui-même que nous avons repris plus haut. Il est évident que le raisonnement de M. Dannaud se base surtout sur les avantages que la France pourrait tirer d'une forte position de sa langue en Afrique. Le but à atteindre est le seuil linguistique d'irréversibilité pour que l'Afrique ne retombe plus dans l'emploi général des langues africaines. C'est pourquoi l'aide doit nécessairement être française, puisque l'aide internationale cherchera toujours 'à favoriser le développement des langues vernaculaires'<sup>6</sup>.

Pierre Alexandre se restreint à une stricte objectivité en parlant des problèmes linguistiques africains; il caractérise la mentalité française comme suit: 'Persuadés depuis des siècles, pour le meilleur et pour le pire, de l'universalité de la langue française, les Français font volontiers bon accueil à tout βάρβαρος qui démontre cette universalité...'<sup>7</sup>. Cependant il faut se rendre compte de ce que la langue française est indissolublement liée à la culture française que le plus souvent les Français ne considèrent pas moins comme universelle. L'impérialisme linguistique et culturel vont toujours la main dans la main. Or, il ne faut pas oublier que pour les Africains parler le français n'est pas du tout la même chose que pour les Français, ou même pour les autres Européens, parce que leur culture d'origine diffère fondamentalement de la nôtre. La France croit à sa mission civilisatrice en Afrique, mais les Africains l'acceptent-ils? La France envoie des enseignants en grand nombre aux pays africains dits francophones et par là elle aide ces pays sans aucun doute, mais ces enseignants n'en sont pas moins au service de la France et de sa gloire ardemment recherchée. Encore la francophonie semble-t-elle une *conditio sine qua non* pour l'aide française en Afrique. Selon Philip Allen une des préoccupations des hommes politiques africains est celle d'adapter l'enseignement primaire et secondaire aux besoins africains 'without sacrificing French willingness to maintain 6000 teachers in Africa or the millions of French francs invested in French-oriented education systems'<sup>8</sup>.

Il est extrêmement difficile de sonder réellement ce que les Noirs pensent du problème de la franco-

phonie dans leurs pays. Tout d'abord on ne peut pas parler des Noirs en général à ce sujet: de grands groupes de Noirs n'ont guère été scolarisés et le pourcentage d'analphabètes est assez élevé. Evidemment ces groupes-là ne se posent pas la question. Mais même parmi les Noirs intellectuels qui peuvent se faire une idée de l'alternative: français ou langues africaines en Afrique noire, les opinions diffèrent et le problème ne cesse de susciter de vives discussions. Il y a des Africains qui aimeraient maintenir le français dans leurs pays comme langue officielle, d'autres s'y opposent avec ardeur. Ceux-ci allèguent que l'Afrique a suffisamment de langues pour pouvoir remplacer le français, langue étrangère, qui en outre rappelle trop le joug colonialiste qu'on vient à peine de secouer. (Un étudiant congolais me dit un jour: 'Ce ne sont pas vos langues dont nous avons besoin, mais vos machines!') D'autres soulignent l'importance du français en tant que moyen d'unification entre les Noirs du monde entier. Néanmoins la langue française reste pour beaucoup de Noirs provenant de pays francophones un problème considérable, même s'ils sont universitaires. Le Dahoméen Hountondji examine ce cas dans la revue *Présence Africaine*. A son avis le rapport de l'Africain à la langue française est différent de celui de l'Européen non français, car des fautes de français ne seront pas imputées à celui-ci comme des indices d'un manque de culture. Par contre, l'Africain n'acquiert sa culture qu'avec la langue française. Le drame est pour lui 'qui'il n'a pas d'autre langue de culture que cette langue étrangère' dont pourtant il ne dira jamais qu'elle soit *sa langue*. Hountondji prétend que la plupart des Noirs africains d'expression française luttent avec cette langue toute leur vie. C'est qu'ils considèrent leurs fautes de français comme compromettantes et pour cette raison ils perdent leur spontanéité et leur liberté d'expression<sup>9</sup>. Ne serait-ce pas là une des causes principales de l'aversion qu'éprouvent bien des Africains contre la langue des colonisateurs? Les vers du poète Léon La-leau qu'on a déjà cités maintes fois, rendent assez bien le conflit interne ressenti par les 'aliénés culturels':

'... sentez-vous cette souffrance  
et ce désespoir à nul autre égal  
d'appriivoiser avec des mots de France  
ce coeur qui m'est venu du Sénégal?'

Frantz Fanon consacre tout un chapitre au langage dans son livre *Peau noire, masques blancs*. D'après lui le Noir se situe en face du français, il sait qu'il est apprécié en référence à son degré d'assimilation. A cet égard l'expression 'parler comme un Blanc' est bien significative! 'Historiquement, dit Fanon, il faut comprendre que le Noir veut parler le français, car c'est la clef susceptible d'ouvrir les portes qui, il y a cinquante ans encore, lui étaient interdites'<sup>10</sup>.

Un groupe restreint d'Africains s'est assimilé à la langue et à la culture françaises au point qu'il ne peut ni ne veut s'en dissocier. Mais les arguments qu'ils donnent de cette préférence pour la langue française ne tiennent pas debout, nous semble-t-il. Le grand défenseur du français en Afrique est bien Léopold Sédar Senghor, premier agrégé africain d'Université en France et Président du Sénégal. Il a pour antagoniste son compatriote Cheikh Anta Diop qui rompt une lance pour

l'emploi général des langues africaines en Afrique noire. Aussi est-il intéressant de les comparer. En 1962 la revue *Esprit* publia un article de la part de Senghor intitulé *Le français, langue de culture*, où l'auteur répond à la question: 'Que représente, pour un écrivain noir, l'usage du français?'<sup>11</sup>. Senghor prétend répondre au nom de toutes les élites des Noirs d'expression française, des politiques comme des écrivains, ce qui n'est pas juste. Plus d'un Africain considère Senghor comme un 'blanchi' un assimilé culturel, dont on n'aimerait pas partager l'opinion lorsqu'il s'agit de parler du problème linguistique africain. Quoiqu'il en soit, Senghor parle au nom d'un groupe de Noirs et nous discuterons ici quelques arguments qu'il allègue pour plaider la cause de l'usage de la langue française en Afrique noire. Premièrement il trouve que le français est une langue plus pure pour les Africains, parce que 'beaucoup parmi les élites, pensant en français, parlent mieux cette langue que leur langue maternelle, farcie, au demeurant, de francismes du moins dans les villes'<sup>12</sup>.

Il est vrai que des mots tels que *radio, télévision, aéroport, hélicoptère, philosophie, mathématique* etc. se sont introduits dans les langues africaines; parfois ces mots se sont adaptés au système existant de la langue concerné à partir du premier usage qu'on en fait dans cette langue, comme on le voit dans les langues européennes – et surtout en français! – lorsqu'elles se servent de termes empruntés au grec ou au latin. D'ailleurs ces langues continuent à emprunter des mots les unes aux autres. Ce n'est donc pas une raison pour remplacer les langues africaines par des langues européennes, et puis, les puristes pourraient faire un effort pour mettre à la place de ces emprunts des formes authentiques de la langue en question, comme on le voit par exemple dans l'allemand *Fernsehen* qui correspond exactement à télévision, terme qui s'est maintenu en français, néerlandais, anglais pour ne citer que ces trois. Si donc Senghor reproche aux langues africaines de ne pas être 'pures', parce qu'elles ne rejettent pas les nouveaux termes qui s'annoncent avec l'ère technique, il devrait en dire autant des langues européennes, le français sûrement inclus. Aucune langue n'est tout à fait pure. Le fonds primitif de la langue française est le vocabulaire du latin parlé en Gaule; elle aussi s'est enrichie, en profitant de l'apport du germanique, du normand, de l'arabe, de l'italien etc., mais Senghor ne l'accuse pas d'impureté. La grande différence entre les langues africaines et les langues européennes est qu'en Europe les langues ont eu le temps d'adapter les nouvelles formes au vocabulaire de base, tandis que, en Afrique, la brusque confrontation avec l'Occident a ébranlé la culture aussi bien que les langues africaines, ce qui n'empêche que les Africains trouvent des moyens pour intégrer les formes étrangères dans leurs propres langues.

Un deuxième argument qui séduit Senghor à préférer la langue française, est la richesse du vocabulaire de cette langue. Selon lui le français a, grâce à la richesse des doublets – d'origine populaire ou savante – une multiplicité de synonymes. Cependant il se hâte d'ajouter, comme pour consoler ses frères noirs, que les langues africaines sont d'une richesse et d'une plasticité remarquables, il en donne même des exemples: en wolof il y a sept mots pour désigner *la femme de mauvaise vie*, il y a onze mots pour *chercher* et vingt mots pour *chanter*. Mais si le français est riche et les langues africaines également, pourquoi préférer celle-là à celles-ci?

Plus loin Senghor note: 'Ce qui fait la force des langues africaines, fait, en même temps, leur

faiblesse. Ce sont des *langues poétiques*. Les mots, presque toujours concrets, sont enceints d'images'. La contradiction devient apparente, lorsque, deux pages après, nous lisons littéralement: '... il se trouve que le français est, contrairement à ce qu'on dit, *une langue éminemment poétique*'<sup>13</sup>. Que faut-il préférer alors?

Finalement l'auteur arrive à la conclusion que la supériorité du français consiste à nous faire don de son vocabulaire technique et scientifique 'd'une richesse non dépassée' et de ses mots abstraits dont les langues africaines manquent d'après lui. C'est là en effet l'argument fort de l'Occident pour faire maintenir ses langues en Afrique, surtout la France s'en sert volontiers et Senghor l'adopte à son tour. Les raisons avancées par Senghor ne convaincront pas le lecteur objectif.

De son côté Cheikh Anta Diop a étudié la question.<sup>14</sup> Selon lui il est plus efficace de développer une langue nationale que de cultiver artificiellement une langue étrangère dont résulte nécessairement un retard dans l'acquisition de la connaissance et qui, en outre, prive les Africains de leur propre culture. La multiplicité des langues africaines n'est pas un inconvénient; aucun continent n'a jamais réalisé l'unité linguistique. En Europe personne ne parle d'une langue européenne unique, pourquoi alors suggérer l'idée d'une langue africaine unique? Diop reproche aux Africains qu'ils renoncent trop facilement à leur culture. Il insiste sur l'urgence d'introduire dans les langues africaines 'des concepts et des modes d'expression capables de rendre les idées scientifiques et philosophiques du monde moderne'<sup>15</sup>.

Comme en Europe le développement intellectuel de la société a exigé l'extension du sens des mots existants et la création de mots nouveaux, il faut que les Africains fassent un effort pour adapter leurs langues aux besoins de la vie moderne. Les langues africaines ne sont pas plus frappées d'une 'pauvreté naturelle' que les langues européennes, suivant Cheikh Anta Diop, et pour appuyer sa théorie il ajoute des traductions de concepts mathématiques et scientifiques, du principe de la relativité, d'un extrait d'*Horace* de Corneille et de 'La Marseillaise' dans sa langue maternelle, le wolof (qu'il appelle *valaf*). Jusque-là son raisonnement est logique et bien fondé. Il est d'autant plus étonnant de voir qu'il finit cette série de traductions par un poème *valaf* 'sur un thème laïque' dont il dit ceci: 'on tenterait en vain de traduire adéquatement ce poème banal en français'<sup>16</sup>. Par cette remarque il risquerait de miner sa propre thèse qui pourtant est juste et valable.

De ce qui précède nous pouvons déjà conclure que Cheikh Anta Diop ne croit pas au mythe de la 'supériorité' de la langue française propagée par Senghor. Dans la postface de son recueil de poèmes *Ethiopiennes* il en vient même à s'écrier poétiquement: 'Le français, ce sont les grandes orgues qui se prêtent à tous les timbres et à tous les effets, des douceurs les plus suaves aux fulgurances de l'orage. Il est, tour à tour ou en même temps, flûte, hautbois, trompette, tam-tam et même canon. (...) les mots français rayonnent de mille feux, comme des diamants. Des fusées qui éclairent notre nuit'<sup>17</sup>.

Senghor n'est pas seul à faire l'éloge de la langue française. Sans approfondir ce point ici, nous ne pouvons nous empêcher de citer Rivarol, le Français qui, il y a deux siècles à peu près, était déjà convaincu de l'universalité de la langue française et de l'exceptionnelle clarté du français. Voici son



adage devenu célèbre: 'Ce qui n'est pas clair n'est pas français: ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec et latin'<sup>18</sup>. Rivarol n'a pas réussi non plus à trouver des arguments persuasifs.<sup>19</sup> Néanmoins peu à peu le mythe s'est constitué selon lequel le français aurait des qualités supérieures à celles d'autres langues. Ce mythe a déjà perdu beaucoup de son influence en Europe, mais pendant des siècles de colonisation en Afrique le 'chef' blanc a eu jeu facile à répandre l'idée de la supériorité de sa langue, idée qu'il a su inculquer sans peine à ses sujets. C'est grâce à la colonisation que ce mythe, basé sur un raisonnement trompeur, est toujours pleine de vie en Afrique noire. Il est plus que temps que là aussi on se mette à démystifier la langue française. Le français a eu ceci d'unique dans son histoire que depuis Malherbe les grammairiens ont travaillé la langue aux dix-septième et dix-huitième siècles et que les règles et les normes trouvées ont réussi à s'imposer au public. Au vingtième siècle la langue française n'échappe pas à la crise d'autorité qui est presque générale. La précellence et la clarté françaises auxquelles on n'a pas osé toucher autrefois, sont remises en question et ne sont plus acceptées tout naturellement. En outre, la langue française a beaucoup changé, et il est fort bien possible que les grammairiens des dix-septième et dix-huitième siècles eussent eu en horreur le français de nos jours. A leurs yeux elle doit avoir perdu de sa prétendue clarté.

C'est comme pour sauver son ancien renom que la France essaye de convaincre l'Afrique des qualités incomparables de sa langue. Des hommes comme Senghor, imprégnés de la culture française depuis leur toute première jeunesse, préfèrent le français à leur langue maternelle – mais pour des raisons purement personnelles sans valeur objective. Le cas de Senghor reste d'ailleurs assez exceptionnel et il n'est en rien représentatif pour les Africains même universitaires d'aujourd'hui dont la plupart n'ont pas eu le privilège de fréquenter des écoles françaises et des milieux intellectuels français. Senghor est peu réaliste lorsqu'il ne cesse de prétendre que la francophonie appartient aux Africains aussi bien qu'aux Français.<sup>20</sup> Elle appartient à quelques Africains, aux élites, si vous voulez, mais non aux masses. Et puis l'emploi du français (c.q. de l'anglais) entraîne des dangers graves pour l'avenir de la démocratie et du progrès social et culturel en Afrique qu'il ne faut pas sousestimer, comme le démontre Pierre Van Den Berghe dans *Les Langues Européennes et les Mandarins Noirs*. L'auteur voit des parallèles entre l'ancienne élite, coloniale et la nouvelle élite africaine qui se sert des langues européennes. D'après Van Den Berghe la renaissance culturelle africaine, 'coupée de ses racines linguistiques... n'aura pas de vitalité et restera comme une fleur artificielle'.<sup>21</sup>

Quelque discutables que soient parfois les théories de Cheikh Anta Diop, nous sommes d'avis qu'il a raison d'affirmer que les langues africaines ne sont pas nécessairement inférieures aux langues européennes. Tout vocabulaire correspond aux besoins de la société qui s'en sert. Aussi est-il logique que le français ne possède pas six mots pour *banane* et que le Pygmée en pleine brousse n'en a aucun qui corresponde à *gratte-ciel*. Lorsque les besoins d'une société changent, le vocabulaire s'adapte au fur et à mesure – on l'a vu dans l'histoire de la langue française. Seulement, le contact avec la civilisation occidentale a influencé la société africaine traditionnelle en très peu de temps d'une façon si intensive que les langues ont de la peine à marcher de pair avec

ces changements rapides. Cependant les moyens de communication modernes sont tels que les pays africains qui s'en serviront, réussiront sans doute à résoudre ce problème du vocabulaire.

Les Africains se montrent de plus en plus conscients de la nécessité de développer leurs langues. Lors d'un Symposium à Copenhague Kwabena Nketia de l'Université du Ghana n'a pas hésité à s'exprimer ainsi: 'If we find that the languages which were all right for the needs of our forefathers are no longer adequate to meet the conditions of modern life... then it is our task to develop them.' Et plus loin: 'If we find our languages inadequate, it is because we have not contributed anything to them'<sup>22</sup>. Il est certain que le projet d'africanisation des langues prendra du temps, étant donné que des problèmes plus urgents (ou considérés comme plus urgents) préoccupent provisoirement les hommes politiques en Afrique.

Néanmoins toutes les activités – congrès, tables rondes, séminaires etc. – organisées par des Africains qui se penchent sérieusement sur la question de langues et de culture, sont autant de signes d'une orientation linguistique à tendances africaines. Probablement les langues du colonisateur continueront encore longtemps à servir dans les relations internationales, mais il est à prévoir que les langues africaines de grande extension se développeront considérablement dans les années à venir et que par là elles joueront des rôles toujours plus importants en Afrique. Comme le dit un proverbe malgache: 'Les mots sont comme des oeufs, éclos ils ont des ailes'.

#### notes:

<sup>1</sup> J.-P. Dannaud, Enseignement et avenir de la langue française dans les pays d'Afrique noire, dans: *Coopération et Développement*, sept.-oct. 1965, p. 20.

<sup>2</sup> Claude Wauthier, *L'Afrique des Africains*, Seuil, Paris, 1964, p. 36.

<sup>3</sup> La politique de coopération avec les pays en voie de développement, rapport de la commission Jeanneney, numéro spécial de *La Documentation Française*, nov. 1964, p. 62.

<sup>4</sup> Dannaud, art.cit., p. 18, p. 29.

<sup>5</sup> Ibidem, p. 18.

<sup>6</sup> Ibidem, p. 28.

<sup>7</sup> Pierre Alexandre, Les problèmes linguistiques africains vus de Paris, dans: *Language in Africa*, edited by John Spencer, Cambridge University Press, 1963, p. 58.

<sup>8</sup> Philip M. Allen, Francophonie considered, dans: *Africa Report*, juin 1968, p. 10.

<sup>9</sup> Paulin Hountondji, Charabia et mauvaise conscience (psychologie du langage chez les intellectuels colonisés), dans: *Présence Africaine*, premier trimestre, 1967, p. 24, 25.

<sup>10</sup> Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Seuil, Paris, 1952, p. 36, p. 50.

<sup>11</sup> L.-S. Senghor, Le français, langue de culture, dans: *Liberté I*, Seuil, Paris, 1963, p. 358-363.

<sup>12</sup> Ibidem, p. 359.

<sup>13</sup> Senghor, art. cit., p. 359, 360, 362.

<sup>14</sup> Cheikh Anta Diop, *Nations nègres et culture*, éd. Présence Africaine, Paris, 1954.

<sup>15</sup> Ibidem, p. 257-258.

<sup>16</sup> Ibidem, p. 291.

<sup>17</sup> L.-S. Senghor, Comme les lamantins vont boire à la source, postface à *Ethiopiennes*, Poèmes, Seuil, Paris, 1964, p. 167.

<sup>18</sup> Rivarol, *De l'universalité de la langue française*, Aux Editions des Quatre Vents, Paris, 1946, p. 67-68.

<sup>19</sup> Voir à ce sujet: L. Geschiere, De 'clarté française', *Aspecten der grote cultuurtalen*, Servire, 1956, p. 149-170; A. Ewert, Of the precellence of the French tongue, *the Zaharof Lecture for 1958*, Oxford, 1958.

<sup>20</sup> G. Comte, Was wird aus der Francophonie?, dans: *Internationales Afrika Forum*, 4 (1968), 2/3, p. 115-116.

<sup>21</sup> Pierre Van Den Berghe, Les Langues Européennes et les Mandarins Noirs, dans: *Présence Africaine*, quatrième trimestre, 1968, p. 3, p. 9, p.11.

<sup>22</sup> J. H. Kwabenia Nketia, The language Problem and the African Personality, dans: *Présence Africaine*, troisième trimestre, 1968, p. 170.